

RODOLPHE GIRARD

££

MARIE CALUMET

ILLUSTRATIONS PAR

A. BOURGEOIS, A. S. BRODEUR, PAUL CARON,
GEO. DELFOSSE, J. LABELLE, JOS. LA-
MARCHE, G. LATOUR, EDMOND J.
MASSICOTTE, NAP. SAVARD.

££

MONTREAL
1004.

Marie Calumet

Rodolphe Girard



Montréal, 1904

Exporté de Wikisource le 04/01/2017

RODOLPHE GIRARD

MARIE CALUMET

ILLUSTRATIONS PAR

A. BOURGEOIS, A. S. BRODEUR, PAUL CARON, GEO. DELFOSSE, J. LABELLE,
JOS. LAMARCHE, G. LATOUR, EDMOND J. MASSICOTTE, NAP. SAVARD.

MONTREAL
1904.

Enregistré en l'année 1904, au Ministère de l'Agriculture à Ottawa,
conformément à l'Acte des Droits d'Auteur.



RODOLPHE GIRARD

À MON FILS RÉGINALD.

Copie d'une lettre manuscrite :

Mercredi 25 Nov. 1903

Monsieur & cher confrère, j'ai dû, depuis plusieurs années déjà, me dérober à l'honneur qu'on voulait bien me faire en me demandant des préfaces. Ayant dit non, ainsi, à qqes-uns de mes confrères français, je ne saurais, sans vous faire injure, vous dire oui. Je le regrette vivement. Car votre curieux manuscrit m'a fort intéressé, & par l'étude de mœurs qui me sont inconnus, et par la langue grasse, savoureuse, fleurant le terroir. Mes regrets sont d'ailleurs atténués par cette réflexion :

une préface à ce livre ne doit pas être confiée à un étranger. Il y faudrait un écrivain au courant de l'originale littérature canadienne. Vous voudrez donc bien, pour toutes ces raisons, excuser mon refus, et agréer, quand même, mon cher confrère, l'expression de mes plus sympathiques et dévoués sentiments.

Signé : Monsieur Jean Richepin
rue Notre-Dame des Champs
Paris

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

-
- I. — Les deux curés
II. — À chacun son métier et les vaches seront bien
gardées
III. — La désolation dans le presbytère de Saint-
Ildefonse
IV. — Mon apparition !
V. — Bonne sainte Anne ! Qu'y en a don de la saloperie
icitte !
VI. — Le toréador de Marie Calumet
VII. — Le blé ou le foin ? _____

- VIII. -Marie Calumet n'est pas contente
IX. —Pour un sacrifice, c'était un sacrifice
X. — Ousqu'on va met' la sainte pisse à Monseigneur ?
XI. —Là où Narcisse fait jouer ses influences
XII. —Lutte homérique entre deux rivaux en amour
XIII. -Une page ensanglantée dans la vie de Marie Calumet
XIV. -Dites tout c'que vous voudrez, vous m'ferez jamais accreire que j'sus une fille à marier
XV. —Le curé Flavel se mouille les pieds à Lachine
XVI. -Le zouave de monsieur le curé
XVII. Marie Calumet va se faire tirer à Moréal
XVIII Il ne fit que paraître, il n'était déjà plus
XIX. -Enfin !
XX. —La vengeance d'un bedeau
XXI. -Épilogue

I

LES DEUX CURÉS

Ce soir là, monsieur le curé de Saint-Ildefonse avait gardé à souper son voisin, monsieur l'abbé Lefranc, pasteur omnipotent de l'opulente paroisse de Saint-Apollinaire.

Il n'était pas riche, le curé Flavel, mais, dame ! quand on offre à un ami de casser une croûte en commun, on a beau être de la maison du bon Dieu et ne pas ripailler comme dans une noce de Sardanapale, il ne faut pas pour cela s'emplir la panse de cure-dents, entre le bénédicité et les grâces.

Aussi, le brave monsieur Flavel, en homme bien élevé et accueillant, le cœur sur la main, avait fait des frais. Pas autant, cependant, qu'il en eût faits pour le député du comté, et encore moins, pour l'évêque du diocèse.

Sans faire un dieu de son ventre, le desservant de Saint-Ildefonse était gourmand comme une lèchefrite ; et, il n'était jamais plus coulant avec ses paroissiens qu'au sortir de la salle à manger. Les narines dilatées par le fumet chaud et pénétrant qui s'échappait de la cuisine et semblait s'imprégner à tous les

meubles de la maison, le curé Lefranc avait accepté avec reconnaissance, en se faisant prier un peu, pour la forme.

Une demi-heure plus tard, ils passaient dans la salle à manger. Cette salle ressemblait à toutes les pièces du même genre : table rectangulaire en plein milieu ; buffet dans un coin ; chaises avec fonds en paille tressée barbouillés d'une peinture jaune ; plusieurs aulnes de catalogne, tapis faits de chiffons tissés au métier. Sur les murs, tapissés de papier peint à quinze sous, une mauvaise lithographie coloriée : Joseph vendu par ses frères ; une autre image, mouchetée de chiures de mouches et représentant Jésus au milieu des docteurs. Dans un angle, quelques portraits de famille, et, à la place d'honneur, au centre du mur principal, une grande croix noire avec un Christ en plâtre, les mains et les pieds en sang.

Le menu comprenait de la soupe aux choux, reste du midi, un filet de bœuf à la sauce, de la poitrine de veau aux petits pois, une gibelotte, du beurre, des concombres dans le vinaigre, des radis, du café au lait, sans compter le dessert. Avant de commencer à manger, le curé Flavel et son ami, se tournant du côté du grand crucifix, firent le signe de la croix, et dirent : « Benedicite, Dominus, nos et ea quae sumus sumpturi benedicat dextera Christi. »

Le curé de Saint-Ildefonse tâtait un peu de tout. Son ami, lui, une bonne fourchette, s'empiffrait. Et cependant, ce n'était pas que la cuisine fût digne d'un cordon bleu. Oh ! non, par exemple. La soupe, du vrai mortier qui devait tout coller les boyaux ; le filet de bœuf, dur comme des semelles de bottes à force d'être cuit ; la poitrine de veau, saignante comme si la pauvre bête venait de rendre le dernier soupir sous le couteau

du boucher ; la gibelotte, salée comme une vague marine.

Au dessert, le curé Flavel appela :

— Suzon.

Une adorable enfant de dix-sept ans, au plus, à la bouche riieuse et au front ombragé de mèches folles d'un blond cendré, avança la tête par la porte entrebâillée de la cuisine communiquant avec la salle à manger. Avec une pointe d'ironie, qui arqua délicieusement le coin des lèvres et creusa deux séduisantes fossettes dans les joues mises en feu par la haute température du poêle chauffé à blanc, elle demanda :

— Monsieur le curé désire ?

— Sers-nous les tartes aux fraises et le miel. Pas le miel roux, mais le bon miel blanc que j'ai récolté moi-même, la semaine dernière, en me faisant piquer à l'oreille gauche.

Et comme la jeune fille se retirait :

— Ah ! un instant, ajouta le curé Flavel. Je te l'ai déjà répété cent fois et plus. T'es pas sérieuse. Pourquoi ce ton solennel, et ne jamais m'adresser la parole qu'en commençant par ces mots : Monsieur le curé ? Quand j'suis en chaire, et que, me tournant vers les fidèles, je leur dis : Mes très chers frères, je ne fais pas tant de façons. Appelle-moé don mon oncle, tout court. Ce sera bien plus simple et... plus respectueux.

Ouvrant la porte à demi, la nièce du curé fit quelques pas en avant. Elle s'arrêta, près de la table, dans toute sa beauté ensoleillée par les derniers rayons du soleil couchant. Le curé de Saint-Apollinaire, silencieux, immobile, était rivé à son siège par une adoration extatique.

Comme une pensionnaire prise en défaut et sermonnée par la mère supérieure, la belle enfant regardait pudiquement la pointe de ses souliers emprisonnant une mignonne paire de petons. Profitant de ce moment où ni l'un ni l'autre ne le regardaient, le curé Lefranc admira à la course ce pied fin, ce bas de jambe fluët qui laissait soupçonner un mollet bien tourné et une jambe sans pareille s'enfuyant sous la jupe de calicot bleu pâle parsemé de pâquerettes blanches et pures comme l'âme de la petite. Les hanches arrondies, la taille délicate, les seins frémissants, soupçonnait-il, dans leur fermeté blanche et leur épanouissement naissant, firent courir un frisson sur la chair du curé Lefranc.

Il reporta, aussitôt, sa pensée vers le ciel, sans détacher les yeux de la terre.

— Eh bien, mon oncle, dit Suzon, en levant sa prunelle malicieuse, c'pas tout. On a encore de la crème brûlée, des œufs à la neige, du melon, des pommes, des confitures aux prunes, du fromage et du vin de rhubarbe. Vous savez, le bon vin de rhubarbe dont vous lampez un grand tombleur, chaque soir, avant de vous mettre au lit, à neuf heures.

— Allons ! allons ! tu parles trop, ma fille, et comme à toutes tes sœurs, le bon Dieu a oublié de te couper un bout de langue.

— Qui vous aurait bien servi pour vos sermons, m'sieu le curé.

Et, légère comme une aile d'hirondelle, la jeune espiègle se sauva, emplissant la salle de son rire plein de fraîcheur. Le vieux mobilier du presbytère bondit d'une sainte indignation.

Le curé Flavel haussa les épaules en secouant la tête.

Son confrère, lui, était ravi et ne se possédait plus.

— Crois-moi, mon cher, c'est une perle, ta nièce. As-tu vu quelle taille ! quel...

Mais il s'interrompit brusquement ; Suzon venait de rentrer avec le dessert.

Elle regardait son oncle de côté et prenait, lorsqu'il levait la vue sur elle, un air contrit et repentant.

Avant de gagner la cuisine, Suzon demanda :

— Désirez-vous encore queq'chose, mon oncle ?

— Non merci, répondit-il. Seulement, n'oublie pas de tirer les vaches. Tu iras porter une pinte de lait à la vieille Marceline, dont nous avons enterré le pauvre homme, mardi dernier.

Lorsque Suzon eût disparu, le curé Flavel dit au pasteur de Saint-Apollinaire, en lui offrant des confitures aux prunes :

— Mon ami, ces paroles, dans ta bouche, me surprennent énormément, et, l'avouerais-je, cette admiration profane m'afflige au même degré. Car enfin, comment un homme qui a été ordonné prêtre par la volonté de Dieu, peut-il se complaire dans une jolie figure. Quant à moi, je te le dirai carrément, depuis vingt ans au moins, que je dessers cette paroisse, je n'ai pas encore remarqué celles de mes paroissiennes qui sont jolies et celles qui ne le sont pas.

— C'est que tu manques d'esthétique, rétorqua le curé Lefranc, en croquant un noyau de prune.

Et cependant, le curé Flavel disait vrai. Il était une de ces

bonnes pâtes d'hommes faits pour être curés, comme d'autres naissent laboureurs, médecins, maréchaux-ferrants, notaires, charrons, bedeaux, huissiers. Aujourd'hui, il comptait cinquante-huit ans révolus. Son père et sa mère, de braves cultivateurs de Gentilly, après avoir tenu un conseil de famille, s'étaient dits, comme ça : « Not' Jacques, nous allons en faire un curé. C'que nous serons considérés, quand les gens diront : Le fils à Eustache Flavel, i est curé. » Et, sur la remarque de la bonne femme, que pour devenir un monsieur prêtre, il fallait faire un cours classique et qu'un cours classique ça coûtait des sous, quatre ans de bonnes récoltes quand la terre rend bien, le chef de la famille objecta : « Laisse donc, vieille, pas besoin de se tourner les sangs pour si peu. Le garçon à Zacharie est entré au collège et ces gens là sont pas plus riches que nous, et même, j'me suis laissé dire qu'i tiraient le diable par la queue. Le notaire, qui a fait ses études à Moréal, m'dit qu'y a des prêtres, là-bas, les Supilciens, riches, ben riches, qui font du bon à la jeunesse qui veut prendre la robe. On aura qu'à dire que not' Jacques aimerait ben à recevoir les Saints Ordres, et j'te parie deux contre un que les Supilciens i donneront une bourse. Une bourse, à c'que m'a expliqué le notaire, c'est une diminution d'au moins quarante piastres par année. En taillant dans les dépenses, y aura p'tet ben moyen d'arriver. Laisse-moé faire, vieille, j'arrangerai ça, moé. »

Et le cultivateur arrangea si bien ça, que Jacques fit ses études, rata son baccalauréat, et fut ordonné prêtre, selon l'ordre de Melchisédech. Naturellement, le cher séminariste n'eut ni le loisir ni l'option de voir un brin du monde : il aurait pu perdre sa vocation. Son village, les longs corridors du

séminaire que des malins comparaient à la prison Mamertine, les rues les moins passantes de Montréal, oh les petits séminaristes et les ecclésiastiques faisaient la promenade, les jours de congé, voilà tout ce qu'il connut. Taille moyenne, ventre bedonnant, cheveux grisonnants, clairsemés au sommet du crâne tout comme une couronne monacale, figure épanouie comme une pleine lune, toujours rasé de frais, tel était, au physique, le curé de Saint-Ildefonse.

Rarement de mauvaise humeur, au moral, doux comme un mouton, tout à son bon Dieu, à ses ouailles et à ses abeilles. Des défauts, point. Au plus, de petites imperfections : par exemple, une prédilection très accentuée pour le vin de rhubarbe, et pour cet excellent tabac canadien récolté sur sa propre terre, en arrière du presbytère.

Le curé de Saint-Apollinaire, lui, faisait montre d'idées libérales, sujet d'inquiétudes et de mécontentement pour son voisin. Au collège des Jésuites, son directeur de conscience lui avait assuré, catégoriquement, qu'il avait la vocation. Toutefois, le jeune homme avait voulu l'éprouver par lui-même. Et voilà pourquoi, ses études terminées, il avait trotté un peu partout, à gauche, à droite, ici soulevant le voile à demi, là l'écartant entièrement. Deux ans plus tard, il revenait, disant bien humblement, en rentrant :

Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché. Acceptez-moi dans vos rangs, car j'ai la vocation.

Il y aura plus de joie au Ciel, pour une brebis perdue et retrouvée que pour quatre-vingt-dix-neuf autres qui demeurent intactes au bercail.

II

À CHACUN SON MÉTIER LES VACHES SERONT BIEN GARDÉES

Le curé Lefranc fit ses débuts comme petit vicaire dans une cure du comté de Nicolet. Puis, ayant fait jouer certaines influences auprès de l'évêque du diocèse, il ne tarda pas à être nommé à la tête de la cure de Saint-Apollinaire. De ses passions de jeunesse, il n'avait gardé que celle des chevaux. Maquignon enragé, il était possesseur d'une jument de prix qui trottait en 2.18. Ce détail, si futile en apparence, lui apportait une très haute considération de la part de ses paroissiens. Comprend-on alors que le curé Flavel ait été formalisé des remarques quelque peu saugrenues de son ami ? Ma foi, il en eût fallu moins pour faire sortir de ses gonds le brave homme. La moutarde lui montait au nez.

— Ah ! oui, je sais, dit le curé Flavel, en aurisant de vin de rhubarbe le verre de son ami, t'as beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup connu. Tu parles dans les termes tandis que moi, mon Dieu, je n'sais pas grand'chose, toute ma science étant

confinée dans ma Somme Théologique de Saint Thomas, ma bible et mon bréviaire. Mais je me contente de ce que je sais, puisque mes paroissiens sont satisfaits de mon ministère. Tu me parlais, la semaine dernière, de politique, de grandes vérités sociales auxquelles j'comprends rien. Pourquoi m'écorder les oreilles de tous ces mots sonores trop souvent vides de sens ? Tous tes politiciens, leurs idées et leurs tripotages, m'affectent pas plus que c'te charrue que tu vois, là, renversée, de l'autre côté du chemin. Un bon curé de campagne comme moé ne doit pas s'occuper de politique, ou, s'il le fait, qu'il garde ses opinions et convictions pour lui-même. Le prêtre, tu le sais aussi bien que moi, est chargé de la direction et du salut des âmes. Il ne doit pas s'aliéner les esprits en prenant fait et cause pour un parti politique quel qu'il soit.

Le curé Flavel s'animait à mesure qu'il parlait. Il se leva de table, et passa dans son cabinet de travail, suivi de son hôte. Tandis qu'il bourrait sa pipe de tabac, son ami lui dit :

— Va donc, vieux radoteur, esprit arriéré, calotin encroûté ! Depuis quand, tout homme libre, fût-il prêtre, bonze, ou derviche, n'a-t-il plus le droit d'adopter des opinions sur les affaires publiques et d'en faire part lorsque bon lui semble ?

— Tout doux ! mon ami, répartit le curé Flavel. Pourquoi cette montagne de difficultés dressées contre toi par une certaine classe de tes villageois qui te donnent tant de fil à retordre que tu ne sais plus à quel saint te vouer ? Pourquoi ? Je vais te le dire moi et j'n'irai pas par quatre chemins. Tu te mêles trop de c'qui te regarde pas. Nos habitants, tu sais, sont naturellement rancuniers et ombrageux. Si donc le curé de campagne sort de sa sphère, il provoquera des froids et

déterminera des haines qui lui nuiront énormément dans l'exercice de son saint ministère.

— Nous devons éclairer nos fidèles afin qu'ils puissent voter selon leur conscience, et à qui donc ce devoir incombe-t-il sinon à nous, prêtres ?

— Ah ! laisse-moi donc tranquille avec tes mots sonores, qui ressemblent à la tonne d'eau, derrière la porte de la cuisine. Tu sais, quand elle est vide, il suffit de donner un coup de pied dessus pour qu'aussitôt il en sorte du bruit. Eh ! bien, mon cher ami, tu as si bien éclairé les consciences de tes paroissiens que tu t'es fait une foule d'ennemis. À chacun son métier les vaches seront ben gardées.

Le curé Flavel avait visé juste ; il fit mouche. Son ami se mordit les lèvres. Pour re donner de la contenance, il rétorqua :

— Et toi l'homme aux mœurs rigides, tu ne crains pas de faire parler les gens. Car enfin, ce n'est pas impunément que l'on garde, dans son presbytère, une jeune fille aussi charmante. Elle est belle cette enfant là, et, si ce n'était de ma soutane...

— C'est ma nièce.

— Ah bah ! en voilà une raison, ma nièce. Tu n'es pas sans ignorer le mal qui se commet entre nièces et oncles, entre beaux-frères et belles-sœurs. L'occasion est plus propice, voilà tout. Au reste, je ne t'en veux pas d'avoir une nièce avec toi : tous les curés élèvent une nièce, joli petit meuble indispensable au presbytère. Seulement ce n'est pas convenable. Et, ajouta-t-il, en le menaçant du doigt, « qui s'expose au danger y périra. »

L'oncle de Suzon crut, tout d'abord, que son ami voulait

badiner. Mais lorsqu'il le vit sérieux, il repartit avec l'air penaud d'un mioche que la maman a surpris trempant son doigt mouillé dans le sucrier :

— Au fait, tu as peut-être raison, quoique je n'aie jamais songé à cela. Mais le monde est si méchant, et aime tant à jaser. Depuis que la vieille Marianne est partie du presbytère, ça n'va plus ; tout est dans un désordre affreux. Ma nièce, je l'avoue, finira p'tet ben par devenir une bonne ménagère, mais pour le moment, c'est jeune, c'est espiègle, ça pas de tête. Comment veux-tu qu'avec une fille de c'calibre-là, je puisse tenir mon presbytère sur un bon pied. Faut croire que j'ai pas la main heureuse, puisque j'ai pas pu, jusqu'à présent, dénicher une ménagère qui fasse mon affaire.

— Ce n'est pas malin, tu t'y entends si peu dans les femmes. Attends donc... oui... c'est cela... j'en connais une... Ce serait l'article voulu.

— Pas une jeune, car l'Ordinaire ne voit pas d'un bon œil l'admission, dans nos maisons, de filles engagères à la fleur de l'âge. Jeunes ou vieilles pour moé, ça m'est égal, mais l'évêque le désire, y a pas à regimber.

— Sois tranquille, rétorqua le curé Lefranc. Croirais-tu, par hasard, que j'irais te fourrer une jolie fille entre les pattes, et pas ta nièce celle-là, ajouta-t-il, en clignant de l'œil.

Pour dérober son indignation, le curé Flavel, sur le point de se fâcher dur, se moucha bruyamment, dans son mouchoir à larges carreaux bleus et blancs qu'on aurait pu, au besoin, utiliser comme voile de yacht.

— D'un autre côté, observa le saint homme, je n'veux pas

une ménagère trop vieille et qui soit su'le dos vingt-neuf jours sur trente.

— Tu peux dormir sur tes deux oreilles ; la femme que je t'enverrai administrera ta propriété comme feu monsieur Joseph, le royaume d'Égypte.

Souriant déjà comme un pauvre diable enthousiasmé par la perspective d'une vie de délices, le curé Flavel se frotta les mains en s'écriant :

— Ah ! mon cher ami, si je pouvais rencontrer la fille engagère rêvée. Quel bonheur ! J'mangerais pu de ces affreuses tartes dures comme des cailloux ; des pataques qui, trois cent soixante fois par année, prennent au fond de la marmite ; du thé inbuvable qu'on dirait de l'eau de vaisselle ou du piment qui vous met la bouche en feu. Ma maison serait...

— Assez, mon ami, assez. Je m'aperçois que tu es en veine de m'égrener toute une litanie de jérémiades, et je te préviens que je n'aime pas les gens plaignards. Aussi, je m'empresse de te souhaiter bonne nuit et bonne chance.

— Pars don pas comme un sauvage, ni ainque su'une jambe.. Tiens, j'vas te servir une autre lampée de mon vin de rhubarbe. Regarde-moi ça. C'est clair comme de l'eau de roche. Vois-tu, si ça mousse.

Et le curé Flavel buvait à petites gorgées, humait l'arome, se faisait claquer la langue. Son ami approuvait de la tête.

— Si t'étais ben aimable, supplia tout-à-coup le maître de céans, tu passerais la soirée avec moi. On ferait la partie de cartes, en fumant, et tu achèverais la nuit sous mon toit.

— Et ma messe ?

— Tu partiras de bon matin. Les chemins sont beaux ; t'as une bonne bête ; et les deux lieues seront betôt franchies. Dans trois quarts d'heure, tu seras chez vous.

— Soit !

À onze heures, le curé Flavel reconduisit son hôte une lampe à la main, le gaz et l'électricité étant d'invention trop moderne pour le village de Saint-Ildefonse.

La nièce du curé, en robe de nuit, et les cheveux en nappe sur le dos, était sortie pour une affaire quelconque de sa chambrette, voisine de celle des visiteurs. Au haut de l'escalier en limaçon, elle se vit face-à-face avec les deux hommes. Avec un cri de détresse, elle détala comme une biche, en portant pudiquement la main à l'échancrure que faisait le col entr'ouvert de sa robe de coton jaune.

Le curé Flavel, pas à son aise du tout, toussa. Son ami jubilait.

— Ah ! saint Antoine, gémit-il, en crispant ses gros poings, comment as-tu pu résister à tant d'attaques, si les femmes, tes tentatrices, ressemblaient à celle-ci ?

En ouvrant la porte de la pièce où il devait passer la nuit, il poussa un cri :

— C'est ici que je couche ?

Il avait fait une grimace peu flatteuse pour le maître de la maison.

Qu'on s'imagine une salle d'échantillons de commis-voyageur, un véritable capharnaüm où une vache n'eût pas retrouvé son veau. Le lit, ce n'était pas un lit, mais une